

YİRMİSEKİZ ÇELEBİ MEHMET EFENDİ ET MONTESQUIEU*

Ekrem AKSOY**

Abidin Emre'nin anısına.

YİRMİSEKİZ ÇELEBİ MEHMET EFENDİ ET MONTESQUIEU

Le fait que les noms de Montesquieu et de Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi se jouxtent, pourrait, à première vue, sembler extravagant. Ce qui unit dans un même creuset Montesquieu et Mehmet Efendi, ces deux personnalités bien distinctes l'une de l'autre, en termes de profession et de centre d'intérêts, c'est qu'ils aient, tous deux, produit des œuvres aux thèmes et approches communs. Mehmet Efendi faisant partie de l'élite ottomane voulait, à travers son œuvre *Sefaretname* (La Relation), dans laquelle il écrivit les découvertes qu'il fit et les impressions qu'il eut lors de son séjour en France, faire découvrir la France et les Français à son peuple. À partir de ses propres voyages, sans donc ressentir le besoin de créer des personnages fictifs, il a fait part de ses impressions sous l'approche de « l'Occident photographié par l'Orient ». Quant à Montesquieu, lui, a su attiré un large lectorat, avec son œuvre intitulée *Lettres persanes*, qui se compose de 161 lettres envoyées par Usbek et Rica, deux personnages de fiction persans, à quelques concitoyens en Perse et réciproquement, lors de leurs voyages en Anatolie et en Europe. Alors que *Sefaretname* fut écrit par un véritable Oriental ayant profondément ressenti ses expériences vécues sur place, les *Lettres persanes*, bâties sur des personnages orientaux, dont les impressions et les expériences sont entièrement fictives, fut l'œuvre d'un Occidental qui n'a pas quitté son pays d'origine. Dans ces deux œuvres, il est question des étrangers qui débarquent dans des villes inconnues ; les pensées de chacun de ces étrangers à l'égard des villes européennes visitées et leurs attitudes sont curieusement identiques : d'abord ils observent la ville de l'extérieur, ensuite la comparent aux lieux où ils ont vécu, et finalement considèrent de près la société, les hommes et les mœurs qui attirent leurs regards. Par ailleurs, le contraste entre l'Orient et l'Occident apparaît dans les deux œuvres, entre autres choses, dans le contexte de la place des femmes dans la société. Les *Lettres persanes* mettent l'accent sur la liberté des femmes vivant dans les sociétés occidentales, quant à *Sefaretname*, il prévaut la pensée que les femmes occidentales ne restent jamais à la maison et voyagent constamment. Une approche comparative des deux œuvres rend manifeste le fait que les personnages principaux, fictifs ou réels soient-ils, reflètent le point de vue des sociétés orientales vis-à-vis de la culture européenne.

Mots-clés : *Montesquieu, Lettres persanes, Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi, Sefaretname, Orient, Occident, mœurs, relativisme culturel*

YİRMİSEKİZ ÇELEBİ MEHMET EFENDİ AND MONTESQUIEU

At first glance it is unusual for Montesquieu and Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi to be referred to in the same breath. Montesquieu, with his expertise in law, philosophy and literature and Mehmet Efendi the secretary to the Ottoman Embassy in France do not work in the same fields and do not have similar interests, but they have both written works that have a common theme. Mehmet Efendi was an Ottoman subject who published a work to acquaint his fellow countrymen with France and

* Geliş tarihi: 09.11.2020 – Kabul tarihi: 01.01.2021

** Professeur honoraire de l'Université Hacettepe, Département de Langue et Littérature françaises, Ankara, eaksoy@hacettepe.edu.tr, ORCID : 0000-0001-8590-9448

the French, detailing his visits and impressions of the country. Using his own travels as his point of departure, he displays the West through the eyes of the East in his work. Montesquieu on the other hand wrote a work that entails a hundred and sixty-one letters about the European travels of two fictional Iranian characters entitled *Lettres persanes* and also captured a large readership. *Sefaretname*, has been penned by a truly Eastern author who feels deeply about what he writes. On the other hand, *Lettres persanes* is about fictional Eastern characters and has been penned by a Westerner. Both works entail narratives about a foreigner coming to a new city: Initially they view the city from without, then compare it to places previously visited and finally analyse differences about society, individuals and other things. The East-West dichotomy is present in both works within the context of the status of women in society. In *Lettres persanes* the freedom of the women of the West is underlined whereas in *Sefaretname* the impression of a Western woman who is never at home and always socializing is prevalent. The perspectives of two Eastern characters as regards the Western culture are noted. It is not surprising to see striking resemblances in the works of Montesquieu and Mehmet Çelebi Efendi who are culturally very different.

Keywords: *Montesquieu, Lettres persanes, Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi, Sefaretname, Orient, Occident, habits, cultural relativism*

Il pourrait, à première vue, paraître singulier de disposer l'un à côté de l'autre les noms de Montesquieu et de Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi. En effet, il s'agit de deux hommes tout à fait différents, tant sur le plan des fonctions qu'ils exercèrent que sur celui de leurs centres d'intérêts. Le premier fut l'un des plus illustres philosophes de l'histoire et de la politique françaises du XVIII^e siècle. Baron de La Brède, il fit des études de droit et ensuite devint membre au Parlement de Bordeaux en 1714, puis entra à l'Académie de cette même ville en 1728. En rédigeant les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* et *l'Esprit des Lois*, il jeta les bases de l'histoire, de la sociologie, de la science politique et de la méthode critique. Mais c'est surtout grâce à son œuvre romanesque, intitulée *Lettres Persanes* et publiée en 1721, que son nom fut gravé dans l'histoire de la littérature française.

Quant à Mehmet Efendi, dont parle si admirativement Saint-Simon dans ses *Mémoires*, Chéleby Mehmed Aga, comme on l'appelait dans les documents français de l'époque, il ne fut ni philosophe et ni membre d'une quelconque académie. Ce fut un homme d'État, qui ne fit pas d'études remarquables, mais qui, en compensation, fut le fils de ses œuvres. Quoiqu'il se soit occupé de littérature, il n'acquit pas de réputation dans ce domaine. Son voyage en France n'eut pas les conséquences politiques importantes que la Sublime Porte attendait et n'apporta non plus rien de nouveau à l'alliance turco-française. En revanche, donnant lieu à des événements sensationnels, son séjour à Toulon, Bordeaux, Poitiers, Corbeil, Charenton et surtout à Paris, en 1720-1721, sous Louis XV, durant quelques mois, en tant qu'ambassadeur temporaire, devait éterniser sa mémoire : *son entrée à Paris fut solennelle, le dimanche 16 (mars 1721), tout Paris fut sur pied pour ne pas manquer ce spectacle*. Les cinq mois qu'il passa à Paris, *fournit*, à Louis XV et à Philippe d'Orléans, *l'occasion de donner à la cour de Constantinople une haute idée de la richesse et de la puissance de la monarchie² française*. Quoiqu'il en soit, puisqu'il est considéré comme un personnage crucial dans l'histoire, il est évident que les chercheurs, qui étudient le processus de l'occidentalisation ou plus exactement de l'*européanisation* de la Turquie

ottomane, ne peuvent mettre un point final à leurs recherches, sans mentionner son nom. Çelebi Mehmet Efendi fut un ottoman d'élite, qui eut le désir de faire connaître la France et les Français à son pays, en témoignant avec véracité de ce qu'il avait vu lors de son voyage et en France, dans son œuvre *Sefaretname, Relation* qu'il présenta au souverain, à son retour et que Julien-Claude Galland traduisit en français sous le titre *Le Paradis des Infidèles, un ambassadeur ottoman en France sous la Régence* parue en 1757 et republiée avec introduction, notes et textes annexes en 1981 par Gilles Veinstein.

Les Lettres Persanes, qui, dès la publication, obtinrent la faveur d'une grande masse de lecteurs, sont composées de cent soixante et une lettres qui sont censées avoir été envoyées par deux Persans, nommés Usbek et Rica, à quelques concitoyens en Perse et réciproquement. Dans ce cadre, les protagonistes de cette œuvre, visitent l'Europe et surtout la France, en vue de connaître d'autres lieux et pareillement d'enrichir leurs connaissances. Dans cet ouvrage, Usbek et Rica représentent l'*Orient*. L'auteur, Montesquieu, par l'entremise des héros qu'il a créés, trouve l'occasion de critiquer, même d'anathématiser les défauts et les vices de la société française du XVIII^e siècle.

Avec Çelebi Mehmet Efendi nous n'avons pas affaire à un personnage de pure fiction comme chez Montesquieu, mais à un véritable oriental, à un personnage historique, en l'occurrence un ambassadeur qui s'est mis en route pour Paris, dans le but de sélectionner ce qui pourrait être appliqué en Turquie. Ses recherches sont fondées sur un examen poussé du développement de la civilisation française et de la France. D'après la *Relation*, on voit qu'il fut un ottoman qui ne regardait pas de haut en bas l'Europe et les Européens comme ses prédécesseurs, tel par exemple Müteferrika Suleyman Aga envoyé en mission spéciale en France en 1669-1670. *Choquées par ses manières hautaines et ses prétentions, la cour et la ville accueillirent avec d'autant plus de plaisir les turqueries du Bourgeois Gentilhomme qui visaient à le tourner en dérision. ... Son ambassade fut un fiasco diplomatique...*³

Çelebi, en revanche, examinait tout de près et, pour mieux dire, il couvrait des yeux son entourage. Car l'Empire, qu'il représentait et qui ne sera plus, à peu près cinquante ans plus tard, à partir de 1774 exactement, qu'une puissance régionale, et qui était désormais en train de se dégrader, avait perdu de son éclat en raison des traités de Karlowitz en 1699 et de Passarowitz en 1718. Mais il ne témoigna pas non plus, comme le feront ses successeurs, d'un complexe d'infériorité vis-à-vis de la France ; parce que même si le *Grand Turc* n'était plus d'ores et déjà parmi les plus grands, il était pourtant grand encore. Bref, *La Relation* pourrait être regardée comme un album dans lequel sont rassemblées des photos prises en Occident par l'Orient dans les années 1720-1721.

Il n'est rien de plus naturel que, deux auteurs ayant des objectifs et des visions différentes traitent des sujets disjoints.⁴ Les manœuvres militaires (*Pdi*, p. 108.), Versailles, Trianon, les palais de Marly (*Pdi*, pp.121 et sqq.) qui émerveillèrent Çelebi, en France; *l'appartement de l'anatomie* et la pharmacie qu'il vit (*Pdi*, pp. 131-132), les serres où étaient cultivées des végétaux exotiques (*Pdi*, p.132.), quelques ateliers de tapisseries et de glaces qu'il visita (*Pdi*, pp. 133-134) où la mésentente avec le ministre français des Affaires étrangères dont les comportements l'irritèrent (*Pdi*, pp. 138-140), des Français qui ne tiennent pas leurs paroles (*Pdi*, pp. 70 et 161-162) sont des thèmes auxquels

Montesquieu ne touche point. En revanche, ce que Montesquieu a narré sur l'Orient et qui comprend à peu près les deux cinquièmes des *Lettres Persanes* ne pouvaient se trouver dans la *Relation*... D'autre part, Çelebi n'avait pas suffisamment de temps pour observer les Français à Paris sous tous leurs aspects ; de même, tout ce qui se passait là-bas ne pouvait attirer son attention.

Cependant, *La Relation*, tout comme *Les Lettres Persanes*, sont des ouvrages qui traitent des impressions ressenties par des Orientaux en Europe, mais avec cette énorme différence que le premier a été rédigé par un Oriental, que les personnages qu'il met en scène ont réellement vécu, que l'histoire qu'il raconte, elle aussi, est vraie, tandis que le second a été écrit par un Occidental, que les personnages et l'intrigue n'en sont pas réels, mais purement imaginaires. Cependant on peut se demander si, en dépit de la différence existant entre eux, il n'existe pas des analogies sur le plan des observations et des impressions.

Une des deux missions en France de Çelebi était de se renseigner. Semblablement Usbek écrit :

Rica et moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays... Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances et que la lumière orientale dût seule nous éclairer; (LP, p.25, Lettre I.).

On voit ici que Montesquieu se montre conscient que la civilisation européenne s'est désormais assurée de sa supériorité, en mettant d'abord en route ces orientaux avides d'apprendre et d'ouvrir leurs horizons, et par la suite, en les attirant en France après les avoir fait passer par l'Anatolie. Dès ce moment, il aura l'occasion d'exposer une par une, les défaillances militaires, administratives et économiques de l'Empire ottoman. De cette façon, Montesquieu renforce, d'une part, son opinion concernant la supériorité de l'Occident sur l'Orient, et, d'autre part, il fait une prédiction qui sera presque totalement réalisée après plus ou moins deux siècles, en écrivant

De Tocat à Smyrne, on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la faiblesse de l'Empire des Osmanlins. Ce corps malade ⁵ ne se soutient pas par un régime doux et tempéré mais par des remèdes violents... Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée, je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche et puissante : ce sont les Européens qui la rendent telle... Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet empire, qui, avant deux siècles, sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant. (LP, p. 50, Lettre XIX)

Certes, ce ne sont pas les impressions d'un oriental, mais le jugement qu'un occidental s'est forgé par l'intermédiaire des voyageurs occidentaux, qui, comme Usbek et Rica, les premiers Persans à être sortis de leur pays, ont visité l'Anatolie. Il faut savoir que, de 1483 à 1720, les Sultans ottomans étaient représentés auprès des rois de France par une quinzaine d'envoyés ou de chargés d'affaires. Quant à Çelebi Mehmet Efendi, il doit avoir profité des expériences de ses prédécesseurs. Il quitta son pays pour *apprendre* et ouvrit les yeux peut-être par curiosité et même par étonnement. Il fut fortement impressionné par le canal de Languedoc ou canal du Midi, *ouvrage le plus important du règne de Louis XIV*

réalisant la jonction entre la Méditerranée et Océan Atlantique et que notre ambassadeur dut emprunter, à cause d'une épidémie, pour aller à Paris de l'île de Maguelone, près de Montpellier, *rattachée maintenant à la terre ferme*, où il fit la quarantaine: ...*On prépara des bâtiments pour me faire continuer mon voyage par le canal de Languedoc. Je ne dirai ici que deux mots de ce canal... C'est une rivière qu'on a formée de plusieurs autres pour la plus grande commodité des marchands et des voyageurs. Elle tombe dans la Garonne qui, après avoir coulé jusqu'à la ville de Bordeaux, se jette dans la mer Océane.* (Pdi, pp. 70-71). De plus, Çelebi Mehmet ne manque pas de manifester les ennuis qu'il a subis, en raison des chemins endommagés et boueux par où les voitures passèrent à grand-peine. Ensuite, il décrit Poitiers ainsi : *La ville de Poitiers est environnée de murailles, mais son château est ruiné de vieillesse. Il n'y a point de beaux bâtiments et je vis fort peu de maisons qui fussent passables. Il n'y a non plus beaucoup de noblesse ; la plupart des habitants sont des gens de peu de choses et fort pauvres.* (Pdi, p. 85)

Montesquieu et Çelebi Mehmet Efendi ont abordé, chacun d'une manière différente, un autre thème commun, le roi de France ou le principe de la monarchie absolue. Dans les *Lettres Persanes*, Montesquieu n'hésite pas à se montrer critique à l'égard de Louis XIV (LP, Lettres XXIV et XXXVII.). Il expose les événements lamentables lesquels ont suivi sa mort (LP, Lettre XCII) tout en faisant allusion aux rois et royaumes européens. Tous deux établissent une comparaison entre le roi de France et le sultan de Perse (LP, Lettre CII) la beauté du nouveau roi-enfant est soulignée, mais son entourage condamné (LP, Lettre CVII). En revanche, Çelebi présente Louis XV, son gouverneur et quelques hauts dignitaires de l'État sans y ajouter ni critique ni louange, et ensuite, raconte comment il rencontra un certain nombre de fois le Roi.

En général, le premier réflexe d'un étranger qui vient pour la première fois dans une ville, devrait être de la regarder de l'extérieur. Si l'endroit lui plaît, il la comparera aussitôt avec celle où il avait vécu auparavant, ensuite seulement il examinera la société, les individus et les singularités qui attireront son attention. La *Relation* de Çelebi Mehmet Efendi nous offre l'un des plus beaux exemples de ces analyses.

De toutes les villes que j'ai vues en France, il n'y en a point qui mérite d'être comparée à Bordeaux. Ses bâtiments sont très beaux, sa situation charmante, sa vue très agréable ; elle est aussi très peuplée. Le Fleuve de la Garonne se trouve si large devant la ville qu'il ressemble au port de Constantinople et, comme la mer Océane n'est distante que de vingt lieues, des vaisseaux de quarante pièces de canons viennent y mouiller. (Pdi, p. 79)

Çelebi Mehmet, admirera tellement la capitale de la France qu'il la décrira deux fois, dans deux endroits différents, mais, à peu près de la même façon. Voici un de ces passages :

Il n'est point vrai que Paris soit si grand que Constantinople, mais aussi ses maisons sont à trois ou à quatre étages et beaucoup à sept, et chaque étage loge une famille entière. ... Cette ville, après Constantinople, n'a point sa pareille... Les rues de Paris sont fort larges et le pavé en est carré. Ses maisons sont bâties ou de pierres de taille ou d'une maçonnerie qui l'imite. (Pdi, pp. 135-136)

Les rues, les maisons durent attirer l'attention de Çelebi Mehmet Efendi parce que, à cette époque, *les maisons d'Istanbul étaient pour la plupart en bois et ... les rues étaient mal pavées et plusieurs ne l'étaient point du tout, et toutes en général étaient malpropres.* (Pdi, p.136, note 197)

Ces constatations sont approximativement les mêmes dans les *Lettres Persanes*. Par exemple Usbek écrit d'une ville italienne à Ibben qui se trouve à Izmir :

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane, qui ont fait d'un village marécageux la ville d'Italie la plus florissante... C'est un grand spectacle pour un mahométan de voir, pour la première fois, une ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coutumes : il y a, jusque dans les moindres bagatelles, quelque chose de singulier; que je sens, et que je ne sais pas dire. (LP, pp.54-55, Lettre XXIII)

Les réflexions de Rica sur Paris ne sont pas si différentes de celles de Çelebi :

Nous sommes à Paris depuis un mois... Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont hautes, qu'on jurerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras. (LP, p.55, Lettre XXIV)

Après l'aspect extérieur de Paris, le tour est venu à décrire les endroits différents et intéressants qu'un oriental pourrait trouver dans cette ville. *Je vis hier une chose assez singulière, quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-midi, et va jouer une espèce de scène que j'ai entendu appeler comédie. Le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le théâtre.* (LP, p.61, Lettre XXVIII) Rica qui envoya la lettre, d'où ce passage est extrait, à Nessir à Ispahan, fut emmené deux fois au théâtre par son auteur, Montesquieu. Dans sa lettre, il écrit ses observations sur le salon, les spectateurs et parle de la pièce. L'endroit, où il se trouvera pour la deuxième fois, sera l'opéra. La différence entre ces représentations, c'est que *l'un parle et l'autre chante*. Çelebi, lui aussi, ne pouvait s'abstenir d'affirmer qu'en visitant certains palais et jardins en compagnie de sa suite, *il n'avait jamais vu de semblables lieux* et qu'une des choses qui l'avait beaucoup séduit, était l'Opéra où il assista à la représentation de deux pièces⁶ sur l'invitation du roi : *Il y a dans Paris un divertissement particulier qu'on appelle Opéra, où l'on représente des merveilles. Il y avait toujours un grand concours de monde ; tous les grands seigneurs y allaient ; le Régent s'y trouvait fort souvent* (Pdi, pp.115-116) écrit Çelebi Mehmet Efendi. En outre, après avoir raconté, comment il s'est rendu à l'opéra, il décrit aussi le salon, les musiciens et les acteurs et résume enfin la pièce. De plus, il reproduit aussi dans sa *Relation* l'autre pièce qui a été représentée au palais, exactement de la même manière, c'est-à-dire scrupuleusement.

Une des choses qui ne pouvaient échapper aux yeux d'un oriental, c'est certainement la place et l'importance de la femme dans la société occidentale. Usbek déclare :

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent... Leurs beaux-frères, leurs oncles, leurs neveux peuvent les voir, sans que le mari ne s'en formalise presque jamais. (LP, p.54, Lettre XXIII)

L'observation d'Usbek est supplée par celle de Çelebi Mehmet Efendi:

En France, les hommes ont beaucoup de respect pour le sexe : les plus grands seigneurs feront des honnêtetés incroyables aux femmes du plus bas état, de sorte que les femmes font ce qu'elles veulent et vont en tel lieu qu'il leur plaît ; leurs commandements passent partout. On dit que la France est leur paradis, parce qu'elles y vivent libres de toute peine, de tout soin et que, quelque chose qu'elles puissent désirer, elles l'obtiennent facilement. (Pdi, pp.73-74)

D'après Çelebi, ce qui rend compte de l'affluence dans les rues de Paris, c'est le fait que les femmes déambulent de maison en maison ou font la tournée des marchés. Ce tableau éveille en lui l'impression que les femmes françaises ne restent jamais à la maison, et le conduit aussi à dire que

on voit grande quantité de monde dans les rues parce que les femmes, qui ne peuvent demeurer un moment chez elles, ne font que se promener de maisons en maisons pendant toute la journée. Ce mélange d'hommes et de femmes fait paraître la ville plus peuplée qu'elle ne l'est en effet. Les femmes font le commerce et restent dans les boutiques qui sont toutes remplies de choses rares et curieuses. (Pdi, p.135)

Et les Persans de Montesquieu, ont, en effet, pensé de la même façon mais ont envisagé d'un angle différent les femmes qui travaillent dans des boutiques : *Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles où se vont prendre tous les acheteurs. L'on en sort pourtant quelquefois à bon marché : une jeune marchande cajole un homme une heure entière, pour lui faire acheter un paquet de cure-dents ».* (LP, p.103, Lettre LVIII)

Le fait qu'en France, les femmes, n'étant point voilées comme les Orientales, flânent dans les rues en toute liberté, qu'elles aient toute latitude de montrer leur visage aux hommes conduira Çelebi Mehmet Efendi à continuer à parler de ces charmantes créatures. Il attribue dans son œuvre une place éminente aux femmes qu'il a vues à l'Opéra où il s'était rendu, dans les palais qu'il avait visités et dans les jardins dont il avait été envoûté ou à celles qui venaient contempler les Ottomans. Au surplus, il ne pourra s'empêcher d'écrire ceci : *Je juge que le sexe de cette ville (Nîmes) doit être beau parce que j'y vis de très belles femmes.* (Pdi, p. 167) Quant à Usbek, lui aussi, il compare à son tour les femmes françaises avec les femmes persanes et en tire la conclusion que *Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières, et de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres et plus modestes, les autres sont plus gaies et plus enjouées.* (LP, p. 69, Lettre XXXIV)

Un des thèmes les plus considérables traités dans les deux œuvres concerne les Français, qui, hommes et femmes, brûlent d'envie de voir les Orientaux en question. Çelebi Mehmet se plaindra des désagréments qu'il dut supporter sous les regards de milliers de femmes et hommes, qui, sans se lasser, les contemplaient pendant des heures,

observaient leur façon de manger, de faire leurs prières et d'égrener leurs chapelets. Dehors, tous les regards se fixaient sur eux.

Quoique les rues de Paris aient assez de largeur pour contenir six carrosses de front, il y avait pour lors en certains endroits une si grande quantité de monde qu'à peine pouvions-nous passer trois cavaliers. J'avais pris six de mes tchoadars pour marcher à mes côtés, mais ils furent obligés de passer devant moi. Toutes les rues étaient bordées d'espace en espace des soldats à pied ou à cheval. Il y avait aussi des gens du peuple assemblés par troupes de dix et de quinze, de sorte qu'on aurait dit que tout Paris était venu voir mon entrée. (Pdi, p. 93)

On voit dans la *Relation* que cet encombrement n'était pas seulement à Paris, mais dans toute la France :

Il y avait toujours sur mon chemin une si grande foule d'hommes et de femmes qu'il semblait que dans la ville où j'arrivais il n'y avait de monde que par les endroits où je passais. Après que j'étais descendu à mon logis, toute cette populace faisait de si grands efforts pour entrer qu'il était impossible aux soldats qui gardaient la porte de l'en empêcher. Il y avait toujours quelques personnes qui, presque étouffées par la presse, se mettaient à faire de hauts cris et je voyais même venir devant moi des femmes évanouies. Quoique ceux qui entraient eussent souffert milles peines pour y parvenir, il ne faut pas croire que lorsqu'ils étaient sortis ils s'en retournaient chez eux. Ils restaient dans la cour pour attendre l'occasion de demander encore une autre fois de rentrer, et j'en remarquai qui, malgré tout ce qu'il y avait à essayer, entraient jusqu'à trois ou quatre fois. Enfin le froid et la pluie ne les empêchaient point de demeurer en tremblant jusqu'à trois heures de nuit dans la cour de mon logis. (Pdi, p. 85)

De la même façon que les Parisiens ont témoigné leur intérêt à l'ambassadeur ottoman et à sa suite, ils n'ont pas non plus épargné d'Usbek et de Rica, et le fait que Montesquieu exprime cet intérêt, presque de la même manière que Çelebi Mehmet, attire suffisamment l'attention :

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du Ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouraient ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi... tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. (LP, p. 65, Lettre XXX.)

Non seulement Çelebi Mehmet, mais aussi les Persans de Montesquieu ne tarderont pas à exposer la raison de la passion des Parisiens à contempler les Orientaux. *Les fenêtres des maisons de cette ville ... étaient surchargées d'hommes, de femmes et de petits enfants, car, comme on n'avait point vu de Turcs, grands et petits voulaient savoir quelles sortes d'hommes nous étions. (Pdi, p. 93) Comme on n'avait jamais vu à Paris ni Turcs ni habits à la turque, on nous regardait avec des yeux d'admiration (Pdi, p. 107) écrira Çelebi Mehmet dans sa *Relation*. Mais lors de son séjour en France, il ne changera point son*

costume ottoman ; cette idée ne lui passera même pas par la tête, alors que Montesquieu fera changer le costume de son héros. Afin de s'affranchir des comportements étranges des Parisiens envers lui et de ne plus voir leur tranquillité troublée, Rica décidera de s'habiller comme un Européen et c'est par cette voie qu'il cherchera à savoir si les Parisiens lui témoigneront encore de l'intérêt. En fin de compte, il sera obligé d'affirmer que cet essai lui avait fait connaître ce qu'il valait réellement : Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre, en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. (LP, p. 66, Lettre XXX.)

Il est vrai que le côté le plus distinctif d'un étranger au sein d'une communauté est, généralement, sa tenue dans la mesure où elle ne s'adapte certainement pas à l'endroit où il se trouve. On pourrait dire que cette apparence revêt une importance considérable sur le plan des dissemblances entre les sociétés et qu'il accentue amplement les discordes. Presque toutes les idées de Çelebi Mehmet Efendi sur l'Europe, concernant plutôt l'apparence que l'essence, pourraient en être l'argument le plus notable.

Dans la première version en turc, l'auteur de cet article avait cité la traduction des lignes suivantes tirées de la conférence en français donnée par le Professeur Bedrettin Tuncel à l'Université de Strasbourg en 1969 et publiée en 1970 dans la revue *Turcica*:

*Les Francs, écrit Mehmet Efendi, ne ressemblent pas plus aux Turcs que la nuit ne ressemble au jour. Quand nous entrons dans un appartement, nous ôtons nos chaussures et demeurons la tête couverte. Les Francs gardent leurs souliers et enlèvent leur chapeau. Nous laissons croître notre barbe et rasons nos cheveux. Ils laissent croître leurs cheveux et rasent leur barbe. Nous écrivons de droite à gauche, ils écrivent de gauche à droite. Nous mettons les tapis sous les tables. Ils les mettent dessus. **Bref, mettez un Turc la tête en bas et les pieds en l'air, vous aurez un Franc.***⁷

Ce qui n'est pas du tout vrai, car ni la première ni la dernière phrase ni les exemples donnés dans ce passage tiré sûrement de *Mustapha Kemal ou l'Orient en marche* de Paul Gentizon⁸ n'existent ni dans l'édition turque de 1975 de *Yirmisekiz Mehmet Çelebi Efendi Sefaretnamesi*⁹ ni dans la traduction de Julien-Claude Galland, *Le Paradis des infidèles*. D'ailleurs, Çelebi Mehmet Efendi n'était pas à l'époque en état d'écrire de telles phrases ; car, premièrement, parce qu'il ne représentait en France qu'un empire en dégradation et en déclin et qui dut accepter les traités de Karlowitz et de Passarowitz. Deuxièmement, basées sur la religion, les civilisations occidentale et orientale étaient très proches l'une de l'autre au Moyen Âge.¹⁰ Mais, les Européens découvrirent le Nouveau Monde, ils chassèrent de l'Espagne les Musulmans et les Juifs en 1492 ; ce qui changea le cours de l'histoire et qui permit à l'Europe, dont la civilisation prend désormais une direction qui lui est propre, de s'assurer la suprématie et de devenir maîtresse du monde, ce qui l'éloigna de la civilisation musulmane. C'est juste à cette époque que Montesquieu donna vie à ses héros persans et que Çelebi Mehmet Efendi mit le pied sur le sol français et c'est de là que doit provenir la différence entre l'attitude de l'ambassadeur ottoman et celle de ses prédécesseurs, tel Süleyman Aga.

En revanche, des observations qui lui étaient attribuées étaient déjà bien répertoriées à la suite de son deuxième voyage à Izmir en 1678 par Antoine Galland, un des premiers élèves de *l'École des Jeunes (ou Enfants) de Langue* et un des premiers orientalistes français, secrétaire du Marquis de Nointel, ambassadeur de France à Istanbul et oncle de Julien-Claude Galland, traducteur de la *Relation*. En effet, il écrit dans son *Voyage à Smyrne*, par exemple, les lignes suivantes :

- *Les Turcs rasant leur tête et laissent croître leur barbe ; les Français laissent croître leurs cheveux et font raser leurs barbes...*
- *Les Turcs tiennent toujours leur tête couverte ; même dans leurs mosquées et devant leurs maîtres ; les Français se découvrent dans leurs églises, devant leurs amis ; et pour être dans le respect devant leurs supérieurs....*
- *Les Turcs mangent assis à terre... les Français assis sur des chaises...*
- *Les Français mangent les viandes liquides avec des cuillers d'étain ou d'argent, et les autres avec des fourchettes ; les Turcs mangent les premières avec des cuillers de bois, et les autres avec les doigts...*
- *En France, les laquais servent à table et les valets mangent en Turquie avec leurs maîtres....*
- *Les Turcs écrivent de droite à gauche ; nous de gauche à droite....*

et plus de cent cinquante dissemblances, différences notées par Antoine Galland concernant l'habillement, *les pratiques alimentaires, les femmes, la literie, les pratiques culturelles, les voyages, les pratiques de la vie quotidiens, le calendrier....*¹¹

Quoi de plus naturel que le secrétaire de l'ambassadeur de France qui vivait la période la plus glorieuse et la plus puissante de son histoire en Europe dise : « *Les Francs ne ressemblent pas plus aux Turcs que la nuit ne ressemble au jour.... Bref, mettez un Turc la tête en bas et les pieds en l'air, vous aurez un Franc* » et que les Orientaux fictifs de Montesquieu et Çelebi Mehmet Efendi lui-même avec sa suite éveillent la curiosité des Français ! Cela ne minimisera pourtant pas la qualité de fins observateurs que furent ces deux hommes et la comparaison des *Lettres persanes* avec la *Relation* montre que l'univers imaginaire d'une œuvre littéraire n'est pas du tout détaché de la société à l'intérieur de laquelle celle-là a été développée et dont l'écrivain en est le porte-parole privilégié, mais qu'elle en est l'expression même. Il est donc fatal qu'on découvre d'étonnantes réactions semblables chez les personnages de fiction créés par Montesquieu et les réflexions émises par une personnalité réelle, Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi, une fois confrontés à la réalité européenne.

NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

- 1 La première version en turc de cet article a été publiée en 1979 dans le numéro 3 de *FDE Yazın ve Dilbilim Dergisi*, revue du département de Langue et Littérature françaises de l'Université Hacettepe à Ankara et elle a été annoncée dans le *Bulletin de la Société Française d'Étude du XVIII^e Siècle*, (no 34, juillet 1980) de manière suivante: AKSOY (Dr. Ekrem), *Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi ve Montesquieu (Comparaison entre les Lettres persanes et la correspondance d'un ambassadeur à la Sublime Porte à la même époque)*, FDE, Ankara, (1979: 3), 5-13. Il convient à présent de corriger la deuxième partie de l'entre-parenthèse. En effet, il ne s'agissait pas de la correspondance d'un ambassadeur à la Sublime Porte, mais de la Relation présentée au Sultan après son retour à Istanbul de Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi, ambassadeur temporaire de la Sublime Porte en France en 1720-1721. Un an plus tard, en 1981, M. Gilles Veinstein édita, aux éditions François Maspero, avec introduction, notes et textes annexes, la traduction française de cette Relation traduite par Julien-Claude Galland, *neveu d'Antoine Galland, le célèbre traducteur français des Mille et une Nuits* parue initialement en 1757 sous le titre de *Le Paradis des Infidèles, un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*. Notons que dans l'introduction de ce texte, Gilles Veinstein invitait, deux ans après la publication de l'original en turc de cet article, les chercheurs à étudier et à mettre au jour les parallélismes et les éventuelles ressemblances du texte de la Relation de Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi avec les *Lettres Persanes* de Montesquieu.
- 2 Michel Antoine, *Louis XV*, Paris, Fayard, 1989, pp. 85-86.
- 3 J.-L. Bacqué-Grammont, S. Kunalalp et F. Hitzel, *Représentants permanents de la France en Turquie (1536-1991) et de la Turquie en France (1797-1991)*, Istanbul-Paris, Editions ISIS, 1991, 111. s. Pour plus de renseignement sur l'ambassade de Suleyman aga, voir : Adile Ayda, *Un Diplomate Turc Auprès du Roi Soleil*, texte de la Communication présentée au congrès de l'Association des Études Françaises réalisé le 4 Septembre 1956 au Collège de France, Istanbul, Istanbul Matbaası, 1956.
- 4 Pour ne pas encombrer le bas des pages, sont donnés à côté des citations entre parenthèses, les sigles des deux titres fréquemment cités :
 - Montesquieu, *Lettres persanes*, chronologie et préface par Jaques Roger, Paris, Garnier-Flammarion, 1964 : (LP)
 - Mehmed Efendi, *Le Paradis des Infidèles, un ambassadeur ottoman en France sous la Régence*, traduit de l'ottoman par Julien-Claude Galland ; introduction, notes et textes annexes par Gilles Veinstein, Paris, François Maspero, « La Découverte, » 1981 : (Pdi)
- 5 C'est nous qui soulignons. Il faut ajouter que l'Empire ottoman sera plus tard qualifié d'*homme malade* par les puissances européennes. *C'est le tsar Nicolas I^{er} qui, en 1853, a lancé la formule appelée à faire fortune : "L'Empire ottoman est l'homme malade de l'Europe."* Voir : François Georgeon, *L'Empire ottoman et l'Europe au XIX^e siècle, de la question d'Orient à la question d'Occident*, dans : *Confluences Méditerranée*, 2005/I, No : 52, p. 29.
- 6 Çelebi Mehmet se rendit, selon Gilles Veinstein, à l'Opéra la première fois pour assister à la représentation de *Thésée, tragédie lyrique de Quinault, musique de Lulli.... Et une seconde fois pour assister à La Tragédie d'Omphale, paroles de la Mothe, musique de Destouches, créée en 1701. ...Le fils de l'ambassadeur (Sait Efendi) vit également à l'Opéra le ballet intitulé Les Fêtes vénitienes*. (Pdi, p.117, note 171)

- 7 Prof. Bedreddin Tuncel, *L'Influence des "Lumières" sur L'Empire Ottoman*, Turcica, tome II, Paris, éditions Klincksieck, 1970, p.170.C'est nous qui soulignons.
- 8 En effet, Paul Gentizon écrit au bas de la page en note dans le chapitre V intitulé *La Querelle de Coiffures*, sans aucune référence, les lignes suivantes : « *Durant la minorité de Louis XV, le sultan Ahmed III envoya à la cour de France un ambassadeur du nom de Mohamed effendi. De retour à Constantinople ce diplomate dépeignit de la sorte les Francs à son monarque : « Les Francs ne ressemblent pas plus aux Turcs que la nuit ne ressemble au jour. Quand nous entrons dans un appartement, nous ôtons nos chaussures et demeurons la tête couverte. Les Francs, eux, gardent leurs souliers et enlèvent leur chapeau. Nous laissons croître notre barbe et rasons nos cheveux. Ils laissent croître leurs cheveux et rasent leur barbe. Nous écrivons de droite à gauche, ils écrivent de gauche à droite. Nous mettons les tapis sous les tables, ils les mettent dessus... Bref, mettez un Turc la tête en bas et les pieds en l'air, vous aurez un Franc. »* Voir : Paul Gentizon, *Mustapha Kemal ou l'Orient en Marche*, Paris, Paris, Bossard, 1929, p.128, not : 1.
- 9 *Yirmisekiz Çelebi Mehmet Efendi Sefaretnamesi*, préparé et simplifié par Abdullah Uçman, Istanbul, Édition Tercüman, '1001 Temel Eser,' No: 82, 1975.
- 10 Voir: Prof. Dr, Macit Gökberk, *Aydınlanma Felsefesi, Devrimler ve Atatürk* (Philosophie des Lumières et Révolution Kémaliste), Istanbul, Yenigün Haber Ajansı Basın ve Yayıncılık A. Ş. 1997, p. 7.
- 11 Voir : Antoine Galland, *Le Voyages à Smyrne*, Avant-propos d'André Miquel, transcription et notes de Frédéric Bauden, Paris, Chandeigne, 2000, pp. 187-211,